

Deux virtuoses, une même fièvre

Carole Trempe carole.trempe@journaldescitoyens.ca

Sur les pas du flamenco, avec le violoncelliste Dominique Beauséjour-Ostiguy et le guitariste Christ Habib, présente des héritages musicaux au carrefour des cultures. Un spectacle du duo Beauséjour-Habib présenté samedi 10 octobre 2026 dans le cadre de la série *Azimuts & Jazz/Monde*, à la salle de spectacle Saint-François-Xavier de Prévost.



Le guitariste Christ Habib et le violoncelliste Dominique Beauséjour-Ostiguy.

Deux univers instrumentaux, deux personnalités, une même passion fougueuse qui se déploie dans un dialogue musical d'une richesse étonnante. Le flamenco, bien sûr, mais aussi des couleurs espagnoles, des accents hébraïques, des rythmes bulgares et des sonorités venues d'ailleurs. Une diversité qui aurait pu nous disperser, mais qui, au contraire, nous a entraînés dans un même voyage d'une profonde intensité.

Dès les premières sonorités, la guitare nous rapproche de l'univers du flamenco, de ses tensions, de ses élans et de ses silences. Puis le violoncelle prend la parole autrement. Dans la suite de Gaspar Cassadó, il se fait tour à tour méditatif, libre et fougueux. On croit entendre un

instrument à la fois profondément enraciné dans la tradition classique et prêt à s'aventurer sur des chemins inattendus.

Les mélodies de Manuel de Falla nous transportent ensuite dans une Espagne contrastée, où la tendresse d'une berceuse côtoie la vitalité et la rudesse du chant populaire. La musique respire, se fait intime, puis retrouve son intensité. On passe d'un monde à l'autre sans jamais perdre le fil.

Et puis viennent les deux mélodies hébraïques de Maurice Ravel. Leur beauté m'a profondément touchée. Il y a dans cette musique une retenue, une fragilité, une intériorité qui semblent ouvrir un espace en soi. J'ai pleuré. Non pas parce

que je cherchais à comprendre ce qui m'émouvait, mais parce que, parfois, la musique rejoint un lieu où les mots ne sont plus nécessaires.

Après l'entracte, le voyage reprend avec d'autres couleurs. Une valse arabe introduit une souplesse presque envoûtante, avant que les *Zigeunerweisen* de Sarasate ne déploient une virtuosité vertigineuse, faite de contrastes, d'élans et de prouesses. Le violoncelle semble repousser les limites de ce que l'on croit possible. Avec le flamenco pour violoncelle seul, l'instrument devient presque une voix humaine, capable de porter à lui seul toute une palette de rythmes et d'émotions.

La guitare reprend ensuite son espace, tantôt lyrique, tantôt incisive. Les accents bulgares viennent bousculer nos repères, tandis que la *Nana del Caballo Grande*, dans l'univers de Camarón de la Isla, ramène le concert vers une forme de dépouillement et de mystère. Comme si, après tant de virtuosité et d'énergie, la musique nous invitait à revenir à l'essentiel.

Mais au-delà de la beauté des œuvres et de leur interprétation, c'est la manière dont ce deux musiciens habitent leur musique qui m'a le plus frappée.

C'est peut-être là que se manifeste ce que les Espagnols appellent le *duende* et qui évoque cette force mystérieuse qui surgit parfois dans l'interprétation et qui nous atteint directement au cœur sans que nous sachions pourquoi.

Dominique Beauséjour-Ostiguy possède une maîtrise technique impressionnante. Pourtant, rien ne semblait contraint. Son corps participait pleinement au jeu, dans une liberté presque ludique. La complexité devenait fluidité, la virtuosité semblait aller de soi. Son violoncelle *David Tecchler* daté de 1704 joué avec un archet Pierre Simon d'environ 1855, offrait une sonorité d'une richesse et d'une profondeur remarquables.

Christ Habib, à la guitare flamenca, m'a paru plus discret dans sa présence scénique, mais sa virtuosité n'avait rien à envier à celle de son partenaire. Sa guitare trouvait sa place dans ce dialogue, tantôt en soutien, tantôt en réponse, toujours avec une remarquable finesse. Aucun des deux ne semblait chercher à prendre le dessus. Chacun apportait sa couleur, et c'est précisément de cette différence que naissait la richesse de leur rencontre.

La qualité du son contribuait elle aussi à cette expérience. Le violoncelle pouvait déployer toutes ses nuances, la guitare conserver sa précision et sa présence, et chaque instrument trouver sa place dans l'ensemble. On oublie parfois combien l'écoute d'un concert dépend aussi de ce travail discret qui permet à la musique de nous parvenir dans toute sa richesse.

Puis, il y avait leur manière d'être avec nous. Ils nous parlaient, présentaient les pièces, souriaient, cherchaient nos regards. Ils ne se contentaient pas de jouer devant un public : ils semblaient vouloir

partager avec lui ce qui les animait. Cette simplicité, cette proximité, cette générosité loin de diminuer la grandeur de leur art, lui donnaient une autre dimension.

La virtuosité ne réside pas seulement dans la maîtrise d'un instrument. Elle se révèle aussi dans la capacité à faire oublier l'effort, à laisser la musique circuler librement, à demeurer pleinement présent à son partenaire et à ceux qui écoutent.

Il y a quelque chose de fascinant à voir une technique aussi exigeante devenir une expression aussi libre. Le travail, la discipline et la maîtrise sont bien là, mais ils ne s'imposent plus au regard. Ils semblent s'être incorporés au geste, laissant toute la place à la musique. C'est très grand.

Peut-être est-ce là l'une des beautés les plus profondes de cet art : il exige une discipline immense, mais il atteint sa pleine puissance lorsqu'il cesse de paraître une démonstration. Lorsqu'il devient présence, émotion, partage.

Lors de ce concert, les deux musiciens nous ont fait voyager à travers des cultures et des sensibilités multiples. Mais ils nous ont aussi offert quelque chose de plus intime : le plaisir manifeste de faire de la musique ensemble et de nous y convier.

Et si la virtuosité, au fond, trouvait son accomplissement non pas dans l'éblouissement qu'elle suscite, mais dans la rencontre qu'elle rend possible?

PAROLES D'ENFANT **DARIUS ET TATIE** lynegariepy@journaldescitoyens.ca

Je suis désolé

Depuis longtemps, les parents et les éducateurs tentent d'apprendre aux enfants à bien identifier leurs sentiments et leurs ressentis au quotidien. Darius, mon filleul d'amour de huit ans, avec son appréciation de la langue française et son amour des livres, ne prend pas l'exercice à la légère.

Il y a quelques semaines, Darius, mon amoureux Joanis et moi profitons d'une des dernières journées des vacances avant la rentrée scolaire. À l'horaire (le choix de

Darius) : repas de la *patate bleue*, mais sur la terrasse de notre maison, partie de *mini-putt*, suivi d'une crème glacée et d'une partie de pickleball. Le tout entrecoupé de lecture et de déplacements à pied.

Nous sommes donc en pleine partie de *mini-putt*, et Darius joue bien, nous talonnant de près, quand tout à coup, un air sombre apparaît

sur son visage, et il va s'asseoir sur un banc, piteux. Je le rejoins et lui demande : « Qui a-t-il, mon grand ? ». Et Darius de me répondre : « Je suis fâché, Tatatie ! Non, ce n'est pas ça. (Il réfléchit) C'est que je suis déçu. » « Mais pourquoi, mon loup ? Tu n'es pas content de ton jeu ? », que je lui dis. « C'est pas ça, Tatatie, je suis déçu de moi-même, parce que papa m'avait dit de me mettre de la crème solaire sur le visage, et que j'ai oublié ! », m'explique-t-il, tout triste. Je lui rappelle qu'il en avait mis le matin, et qu'il porte sa casquette. Que même si c'était préférable de faire ce que son Papa lui avait demandé, cela ne faisait pas longtemps que l'on était dehors, et qu'il pourrait en remettre à la maison ! Darius a acquiescé et nous avons terminé le parcours dans la bonne humeur !

De retour à la maison, Dada s'est empressé de se laver les mains et de se remettre de la crème. Je le rejoins, et vois qu'il a des petites trainées de crème récalcitrantes et il les frotte, sans succès. Je lui dis de s'approcher de moi, et je lui demande s'il veut que je l'aide. Il me fait oui de la tête, et je commence à étendre sa crème de manière égale. C'est alors que mon Darius d'amour me regarde dans les yeux et me dit très sérieux : « Je suis désolé Tatatie. » et moi de me demander intérieurement pourquoi. Je le questionne donc : « Désolé ! pourquoi, mon grand ? » « Désolé, parce que par ma faute, tu t'es resali les mains, et que tu vas devoir te les relaver », qu'il me répond, avec un air sincèrement navré. Je lui dis alors : « Tu sais, mon loup, ça ne



Joanis, Darius et Tatatie lors de la belle journée d'activités, entre le mini-putt et le pickleball.

me dérange pas, ça me fait même plaisir de t'aider, et tant que c'est bien demandé, que c'est apprécié comme maintenant, et que tu as besoin de mon aide, ça me fera toujours plaisir de t'aider si je le peux. » « Je sais, Tatatie », qu'il me dit d'un air tout solennel. Et Darius, je le pense vraiment, mon grand.



La Patate bleue et le mini-golf de Prévost.